

## 2. Le travail, fait humain/anthropologique

---

En 2022, Fabien Roussel a replacé le travail, de manière spectaculaire, dans le débat public. Les réactions à ses déclarations n'ont pas manqué à gauche et à droite. Vous vous souvenez sans doute, pour ne prendre que cet exemple, des propos de Sandrine Rousseau déclarant que le travail était une valeur de droite. Ils ont suscité de nombreuses réactions, allant de la franche désapprobation à l'ironie désolée. Beaucoup semblaient penser qu'elle avait perdu une occasion de se taire.

Disons, pour commencer de répondre à cette question sur le travail comme valeur de droite ou de gauche, -mais nous aurons l'occasion de préciser, -que le travail n'est ni une valeur de droite ni une valeur de gauche. Ce n'est pas une valeur au sens où S. Rousseau utilise ce mot valeur, c'est-à-dire comme une idée ou un idéal que telle ou telle personne ou tel ou tel groupe veut faire avancer. Le travail n'est pas au premier chef de l'ordre de la valeur dans ce sens-là du mot valeur, qui désigne *ce qui doit être*, mais pas forcément recherché par tout le monde ; recherché par certains, mais pas par d'autres ; pas forcément pour tout le monde parce que, comme on dit, "nous n'avons pas tous les mêmes valeurs". Le travail n'est pas une valeur ; c'est un fait ; un fait humain incontournable.

Pour cette première conférence, qui, après la séance d'ouverture à Garibaldi, est introductive au cycle de conférences sur le travail, je veux donner à voir la dimension anthropologique du travail et sa centralité pour l'être humain. J'y ajouterai une brève approche en termes de droit, -mais surtout pour faire écho aux propos de Sandrine Rousseau.

I. Je disais donc que le travail est de l'ordre des faits, c'est-à-dire de l'ordre de ce qui *est*, et qui ne peut pas ne pas être. Toute forme de vie implique une *activité* pour tirer sa subsistance de son environnement.

Par exemple, dit Braverman, « *les plantes absorbent l'eau, les minéraux, les rayons solaires ; les animaux se nourrissent de plantes ou d'autres animaux* ».

Mais il ne s'agit là que d'exemples d'*activité*, et non de travail. Pour qu'il y ait travail, il faut plus que ce qui vient d'être mentionné ; il faut une activité qui *transforme* l'état naturel des matériaux pour les rendre plus utiles encore.

À cet égard, dit encore Braverman, on peut dire « *de l'oiseau, du castor, de l'araignée, de l'abeille et de la termite, qui construisent des nids, des barrages, des toiles et des abris collectifs, on peut dire qu'ils travaillent* ».

On va dire qu'ils travaillent parce qu'ils transforment leur environnement. Mais, il s'agit là, dit Marx, d'une forme de travail qui n'est « *pas encore dépouillé de son mode purement instinctif* ».

Ce type de travail n'est pas notre sujet. Notre sujet, c'est le travail humain. Voici comment Marx le distingue du travail des animaux :

« *Nous supposons donc ici le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée accomplit des opérations qui s'apparentent à celles du tisserand, et une abeille en remonte à maint architecte humain dans la construction de ses cellules. Mais ce qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la cire. Le résultat auquel aboutit le processus de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà*

*en idée. Non pas qu'il effectue simplement une modification dans la forme de la réalité naturelle : il y réalise en même temps la fin propre qu'il vise, qu'il connaît, qui détermine comme une loi la modalité de son action, et à laquelle il doit subordonner sa volonté. Et cette soumission n'est pas un acte isolé et singulier. Outre l'effort des organes au travail, il faut une volonté conforme à cette fin, s'exprimant dans une attention soutenue pendant toute la durée du travail, d'autant plus indispensable que celui-ci enthousiasme moins le travailleur par son contenu propre et son mode d'exécution, et qu'il peut donc moins en jouir comme du jeu de ses propres forces physiques et intellectuelles<sup>1</sup> ».*

Le mécanisme directeur du travail humain c'est la pensée conceptuelle provenant d'un système nerveux central exceptionnel, et qui explique que l'être humain, à la différence de l'animal, puisse s'investir dans des directions infiniment variées. Qui explique aussi, bien entendu, le développement du langage chez l'homme avec ses énormes conséquences, à savoir une aptitude sans égale aux rapports sociaux.

Mon sujet est donc le travail humain. Celui-ci est un *fait* ; omniprésent, entêtant ou obsédant, envoutant ou captivant, déprimant ou passionnant ; une réalité ni spécialement masculine<sup>2</sup>, ni spécialement féminine. Une réalité de tous temps et de tous lieux. C'est une réalité sociale globale. **C'est une réalité anthropologique.** Pas de société sans travail humain, même pendant une semaine, même pendant un jour, même pendant une heure. Marx avait déjà abordé ce sujet bien avant **Le Capital**, une vingtaine d'années auparavant.

Marx dit dans **L'Idéologie allemande** :

*« Font partie de la vie surtout le fait de boire et de manger, le logement, les vêtements et quelques autres*

<sup>1</sup> **Le Capital**, chap. V, Processus de travail et processus de valorisation, p. 175-176, éditions sociales, 2016

<sup>2</sup> La part des femmes dans la population active n'a jamais été inférieure à 30%.

*choses. Le premier acte historique est donc l'engendrement des moyens de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est là un acte historique, une condition fondamentale de toute histoire qui doit nécessairement être remplie aussi bien aujourd'hui qu'il y a des millénaires, chaque jour et à chaque heure, afin simplement de maintenir les hommes en vie<sup>3</sup> ».*

Bien des années plus tard, il reformule cette idée dans une lettre qu'il adresse à un ami :

*« N'importe quel enfant sait que toute nation crèverait qui cesserait le travail, je ne veux pas dire pour un an, mais ne fût-ce que pour quelques semaines<sup>4</sup> ».*

Les sociologues Georges Friedmann et Pierre Naville sont aussi sur cette position :

Dans leur ***Dictionnaire de sociologie du travail***, en 1961, ils définissent le travail comme *« un commun dénominateur et une condition de toute vie humaine en société »*.

La centralité du travail<sup>5</sup> dans la vie des individus peut être envisagée, selon Duranty, de trois points de vue liés entre eux :

- D'un point de vue psychologique,

*« le travail est un facteur indispensable à la formation de l'identité et dans le développement des capacités. [...] [il] joue un rôle central dans l'apprentissage cognitif, la maturation affective et le développement moral de l'individu. Une expérience de*

<sup>3</sup> ***L'Idéologie allemande***, éditions sociales, GEME, 2014, p. 61.

<sup>4</sup> Lettre à Kugelman, 11 juillet 1868.

<sup>5</sup> Pour ce passage, je renvoie à Jean-Philippe Deranty, *Cartographie critique des objections historicistes à la centralité du travail*, in ***Travailler***, n° 30, 2013/2, pages 17 à 47.

*travail positive est un facteur de développement qu'aucune autre activité ne saurait remplacer. À l'inverse, lorsque le travail n'offre pas ces potentialités de développement et de formation de l'identité, il devient un facteur perturbateur, provoque des dysfonctionnements psychologiques et même la formation de complexes pathologiques dans la vie cognitive, affective et morale du sujet ».*

- D'un point de vue historique-anthropologique,

*Deranty indique que « [...] la domination générale des femmes par les hommes s'est structurée autour de l'organisation du travail. Le travail est à la fois un enjeu central de cette domination et l'un de ses principaux vecteurs ».*

De son côté, Christophe Darmangeat<sup>6</sup> souligne que l'anthropologie montre que la toute première division du travail apparue dans l'histoire de l'humanité s'est organisée selon la différence des sexes, les femmes étant reléguées très tôt aux tâches les moins nobles et les plus pauvres techniquement.

- D'un point de vue social et politique, enfin, -et dans la droite ligne ce qui vient d'être dit,

*« [...] le travail joue un rôle incontournable dans la structure et la qualité des relations sociales et de la vie politique ».*

Et, dans le contexte où les femmes sont reléguées aux tâches subalternes, elles se retrouvent également ségréguées dans les relations sociales et dans les représentations symboliques.

---

<sup>6</sup> *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était, Aux origines de l'oppression des femmes*, Smolny, 2022

Deranty indique, par exemple (suivant en cela Darmangeat), que « *bien avant que les trois ordres ne fassent leur apparition dans l'Europe médiévale, d'innombrables sociétés dans le monde étaient déjà structurées de telle sorte que des groupes minoritaires remplissaient les fonctions politiques et religieuses et vivaient du travail du reste de la communauté, qu'ils contrôlaient et dont ils récoltaient les bénéfices* ».

---

*Avant de poursuivre, j'introduis une petite pastille assez différente parce que je suis en train d'utiliser des notions valables dans un cadre temporel très large (je ne fais pas encore référence au capitalisme), et vous, vous utilisez certains de ces mots, ainsi que d'autres qui font partie du même champ, dans le contexte moderne et contemporain. Il faut donc préciser les choses.*

*Je voudrais d'abord distinguer les actifs et les non actifs :*

- *Selon le Bureau International du Travail (BIT), la population active regroupe l'ensemble des personnes âgées de 15 ans ou plus qui occupent un emploi ou qui en recherchent un. Les chômeurs, c'est-à-dire les personnes disponibles pour travailler et en recherche active d'emploi, sont donc des actifs.*
- *Parmi les inactifs, on retrouve les personnes âgées de moins de quinze ans et celles qui n'exercent pas d'activité professionnelle et ne cherchent pas un emploi. Les élèves, les retraités et les personnes au foyer sont donc classés parmi les inactifs.*

*Je voudrais ensuite préciser les contours de trois notions, celle de travail, celle d'emploi et celle d'activité :*

- *Le travail désigne au sens large toutes les activités de production de biens et de services utiles à la personne ou à la collectivité.*

- *L'emploi désigne la situation dans laquelle le travail est déclaré et rémunéré. L'emploi peut être salarié ou non salarié (travailleurs indépendants). Dans la pratique, le sens du mot emploi s'est peu à peu resserré sur celui d'emploi salarié, les indépendants étant traités à part. L'emploi est donc devenu une situation qui relie un travailleur à une organisation par laquelle transitent des revenus et des garanties sociales. C'est cette évolution qui explique que l'on confonde de plus en plus travail salarié et emploi salarié. Autrement dit, derrière "emploi" il faut voir "employeur".*

- *L'activité : la mère de famille qui élève ses enfants travaille ; elle est bien occupée, mais elle n'a pas d'emploi ; elle est même inactive au sens de la statistique.*

- *Retour sur la notion de travail : la Conférence internationale des statisticiens du travail a adopté en 2013 une définition du travail extrêmement large qui tend à recouvrir les trois définitions que je viens de donner puisqu'elle définit le travail comme "toute activité exercée par des personnes de tout sexe et de tout âge pour produire des biens ou fournir des services destinés à être utilisés par d'autres ou pour leur propre usage". Dans cette définition, il n'est question ni de sexe, ni d'âge, ni de rémunération, ni de forme d'emploi, ni d'employeur, mais seulement de biens ou de services utiles. Ce nouveau parti-pris veut répondre aux évolutions des dernières décennies, où l'on a vu les frontières entre l'emploi et le chômage s'estomper considérablement en raison de la multiplication des formes de précarité, de sorte que les statistiques du chômage reflètent beaucoup moins bien qu'avant la réalité du "marché du travail".*

*Le travail/emploi peut aussi être envisagé sous l'angle statistique. Combien de divisions ? Il est toujours utile de savoir, quand on parle d'un fait social comme celui-là, combien de personnes sont concernées.*

Voici donc quelques grandes masses utiles à connaître en matière de travail/emploi. J'ai arrondi les nombres, puisque ce qui nous intéresse là ce ne sont que les ordres de grandeur.

POPULATION TOTALE (68,0 M)			
ACTIFS [1] (30,5 M)		INACTIFS (37,5 M)	
En emploi (27,5 M)		Sans emploi (3,0 M)	
		< 15 ans	> 15 ans
Salariés (Contrat de travail) (24,0 M)	Non salariés (3,5 M)	Chômeurs (À la recherche d'un emploi, mais plus ou moins disponibles immédiatement → plusieurs catégories)	± écoliers (6,8 M) et collégiens (3,4 M)
			± lycéens (2,7 M) et étudiants (2,7 M) [2] Personnes au foyer Retraités Toute personne ne recherchant pas d'emploi
<p>[1] : selon le BIT, personnes de plus de 15 ans qui occupent un emploi ou en recherchent un.            [2] : 10% des jeunes de 18-24 ans et 2,8% de ceux de 25-29 ans cumulent études et emploi.  <b>N.B.</b> : les frontières entre toutes les positions distinguées dans le tableau sont de plus en plus poreuses (cf., par exemple, note 2).  <b>Sources</b> : INSEE (<i>France, Portrait social, édition 2018</i> et <i>Tableaux de l'Économie française, édition 2019</i>)</p>			

Et je reviens à mon approche initiale.

Le travail est le geste par lequel l'humanité **se lie et se met en jeu** pour répondre à ses **besoins** ; pour créer les conditions de son **présent** (je produis aujourd'hui) et de son **avenir** (je prévois, je rends possible et je prépare les productions de demain); c'est donc, de ce fait, le geste par lequel elle s'inscrit dans **l'histoire** ; le geste par lequel chacune et chacun prend part au **bien commun** ; produit des **richesses**.

Marx dit dans ***L'Idéologie allemande*** : la condition fondamentale de toute histoire, c'est « ***la production de la vie matérielle elle-même*** », c'est-à-dire la production des moyens permettant de satisfaire les différents besoins humains.

Il dit également : « ***Les êtres humains se distinguent des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence*** ».

Avant Marx, les “économistes classiques” (Turgot<sup>7</sup>, Smith<sup>8</sup>) avaient mis le travail au centre de l’analyse économique. La particularité de Marx est qu’il va au-delà de cette position, et qu’il insiste sur la dimension anthropologique du travail, c’est-à-dire sur le fait que le travail a quelque chose à voir avec l’essence du genre humain, avec le propre de l’homme.

Par exemple, quand il dit :

*« L’histoire de l’industrie et l’existence objective constituée de l’industrie sont le livre ouvert des forces humaines essentielles, la psychologie de l’homme concrètement présente [...] ».*<sup>9</sup>

Ou bien quand il dit :

*« [...] Le travail, l’activité vitale, la vie productive n’apparaissent eux-mêmes à l’homme que comme un moyen de satisfaire un besoin, le besoin de conservation de l’existence physique. Mais la vie productive est la vie générique. C’est la vie engendrant la vie. Le mode d’activité vitale renferme tout le caractère d’une espèce, son caractère générique [...] ».*<sup>10</sup>

Je commente la première citation. Marx dit que les produits et les réalisations industrielles que nous avons sous les yeux sont des manifestations du génie humain, y compris – dit-il – de sa psychologie. J’attire votre attention sur ce membre de phrase, qui n’est pas du tout anodin. Pour Marx, en effet, les réalisations du genre humain retentissent sur sa psychologie, sur son mental, sur son image de soi. En un mot, elles sont un facteur d’émancipation. Une émancipation enchâssée dans l’exploitation, évidemment, mais une émancipation quand même. Aliénation et émancipation sont toujours déjà-là, en tension, en concurrence. Chacun d’entre nous doit gérer les deux en permanence.

<sup>7</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne\\_Robert\\_Jacques\\_Turgot](https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_Robert_Jacques_Turgot)

<sup>8</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam\\_Smith](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_Smith)

<sup>9</sup> *Manuscrits de 1844.*

<sup>10</sup> *Manuscrits de 1844.*

Gérer/apprivoiser l'aliénation tout en essayant de faire croître et embellir l'émancipation.

Je commente la seconde citation. Marx dit que la vie productive trouve son sens dans le besoin de satisfaire le besoin de conservation de l'espèce, dans le besoin de la maintenir en vie. Le travail, c'est donc « *la vie engendrant la vie* ». Voilà qui est dit avec des mots simples, fondamentaux et qui sonnent vrai. Encore une remarque sur l'insistance de Marx sur les besoins vitaux : cela veut dire une approche par l'utilité des choses, par leur valeur d'usage. Nous allons rencontrer ce concept dans un petit moment. Il est fréquent chez Marx. Cela doit nous faire réfléchir : le sens humain des choses est dans leur valeur d'usage, pas dans leur valeur d'échange ou leur valeur monétaire. J'insiste encore : cette discussion n'est pas oiseuse, mais bien concrète. De nos jours, il y a des tas de médicaments que nous ne trouvons plus dans les pharmacies. Pourquoi ? Ces médicaments nous seraient pourtant bien utiles pour nous soigner. Pour nous, ils ont une sacrée valeur d'usage ! Oui mais, c'est à peu près tout ce qu'ils ont ! Ils n'ont plus de valeur monétaire, ou si peu que les labos ne s'y intéressent plus. Des exemples comme celui-là, je suis sûr que vous pourriez en citer pas mal...

**Quand on parle du travail, il faut évoquer la division du travail.** Là aussi, il faut distinguer entre sociétés précapitalistes et sociétés capitalistes. Les sociétés précapitalistes connaissent la division du travail, mais qui se limite à une simple distribution des tâches et des travaux productifs spécialisés entre les membres de la société<sup>11</sup>. Cette division des tâches est fluctuante, chaque individu étant capable de passer d'une tâche à une autre. Pour l'essentiel, c'est une division des tâches entre métiers recoupant souvent une division des tâches entre sexes. Il y a très peu de division des tâches à l'intérieur d'un métier. Cette forme de division du travail observable dans toutes les sociétés, Marx l'appelle la *division sociale du travail* parce que le travail est réalisé dans et par la société : c'est un travail social.

Dans la société capitaliste, les choses prennent une tout autre tournure : avec la division manufacturière du travail, la tendance lourde est à la

---

<sup>11</sup> Pour la division du travail dans les sociétés précapitalistes, je renvoie à Melville et Herskovits, *Economic Anthropology : a study in comparative economics*, New York, 1960. Braverman les cite pages 65 et 66 de *Travail et capitalisme monopoliste*.

parcellarisation des tâches. Je n'insiste pas car nous avons vu cela l'automne dernier avec l'*Organisation scientifique du travail* et le fordisme.

Marx attire notre attention sur la différence d'essence entre ces deux formes de division du travail. La division sociale du travail, caractéristique de toutes les sociétés connues, divise la société en métiers, chacun étant capable, cependant, de passer d'un métier à un autre. Il en va autrement avec la parcellarisation capitaliste du travail :

Elle « *détruit les métiers*, dit Braverman, [...] *et rend le travailleur incapable de s'acquitter d'un processus de production complet. [...] Alors que la division sociale du travail parcellarise la société, la division parcellaire du travail parcellarise l'homme* ».

Braverman poursuit ainsi : « *Et alors que la parcellarisation de la société peut rehausser l'individu et l'espèce, la parcellarisation de l'individu, si elle est menée sans considération des capacités et des besoins de l'homme, est un crime contre la personne et contre l'humanité* ».

On peut évidemment se demander ce qui pousse les capitalistes à parcellariser le travail. Sont-ils soudain devenus méchants et pervers ? Ce serait trop long d'entrer dans le détail des considérants sociaux, techniques et économiques de la chose. Au demeurant, nous les avons déjà un peu vus lors de la conférence sur l'OST. Mais, je vous livre l'analyse pénétrante de Charles Babbage<sup>12</sup>, mathématicien et inventeur britannique du XIX<sup>e</sup> siècle. Un demi-siècle après Smith, il écrit ceci :

« *Le maître d'une manufacture, en divisant le travail pour qu'il soit exécuté en différentes opérations exigeant chacune des degrés différents d'adresse ou de force, peut acheter exactement la quantité précise de chacune de ces qualités qui sera nécessaire à chaque opération ; alors que, si tout le travail est exécuté par un seul ouvrier, cette personne*

<sup>12</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Babbage](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Babbage)

*devra posséder assez d'adresse pour réaliser l'opération la plus difficile et assez de force pour réaliser la plus dure de celles qui composent l'ensemble du travail ainsi divisé<sup>13</sup> ».*

Braverman, qui cite ce passage<sup>14</sup>, le reformule ainsi : « *Dans une société fondée sur l'achat et la vente de la force de travail, parcellariser chaque métier rend chaque partie meilleur marché* ».

Le principe de Babbage est fondamental. Il éclaire d'une manière particulièrement crue l'évolution de la division du travail dans la société capitaliste. Évidemment, il a été maquillé ! La franchise rafraichissante de Babbage n'est plus de mise aujourd'hui !

*« Dans la mythologie du capitalisme, dit Braverman, le principe de Babbage est présenté comme un effort pour "préserver les talents exceptionnels", en ne donnant aux travailleurs qualifiés que des tâches qu'"eux seuls peuvent accomplir", en ne gaspillant pas les "ressources sociales" ».*

II. La présentation que je viens de vous faire du concept de travail est représentative de la réflexion de Marx quand il parle du travail avant la société capitaliste. C'est notamment le cas dans ses œuvres de jeunesse<sup>15</sup>, et pas seulement dans **Le Capital**. La particularité du **Capital** et des écrits préparatoires au **Capital**<sup>16</sup>, est que l'approche anthropologique va se trouver précisée et enrichie (et non pas annulée et remplacée) par une seconde approche qui conçoit le travail comme un **rapport social**. Je vous la présente rapidement en quelques phrases qui sont aussi pour moi l'occasion de prononcer des mots importants, que

<sup>13</sup> *On the Economy of Machinery and Manufactures*, Londres, 1832 (rééd. New York, 1963).

<sup>14</sup> Page 72.

<sup>15</sup> *Manuscrits de 1844, L'Idéologie allemande* (1845-1846), *Misère de la philosophie* (1847). Pour ce qui concerne Engels : *Introduction à une critique de l'économie politique* (1842), *La situation de la classe ouvrière en Angleterre* (1843).

<sup>16</sup> On parle de "Massif du Capital".

nous n'allons pas approfondir aujourd'hui, mais qu'il est utile de repérer sans tarder. L'autre intérêt de ma nouvelle présentation est de me hausser au-dessus d'une présentation du travail comme simple fabrication de valeurs d'usage (objets utiles répondant à des besoins), et de le saisir comme **rapport social** situé historiquement, c'est-à-dire ayant acquis une forme **marchandisée** (la force de travail qui s'achète et se vend ; les marchandises qui s'achètent et qui se vendent) dans le cadre de la **société capitaliste**.

Les toutes premières formes non pas de capitalisme mais de capital commercial et de capital financier, on peut les faire remonter au XV<sup>e</sup> siècle. Les choses vont aller en s'accéléralant au fil du temps et des inventions. L'un des moments forts de l'histoire du capitalisme se situe au XVIII<sup>e</sup> siècle, en lien avec le développement de la manufacture. Nous avons déjà vu cela lors de la projection du document de Stan Neumann, **Le temps des ouvriers**. Je rappelle brièvement les choses. À ce moment-là, au XVIII<sup>e</sup> siècle donc, et surtout en Angleterre, les manières de produire changent. Des millions de paysans et d'artisans se retrouvent dépossédés de leurs moyens de production (→ **prolétariésés**) et contraints pour survivre de vendre la seule chose qu'il leur reste, c'est-à-dire leur **force de travail**. Voyez les mots que je viens de prononcer : « *Contraints pour survivre...* ». Il y a un concept qui peut être convoqué à propos de cette phrase, c'est celui d'**aliénation**. L'aliénation a pas mal d'aspects, mais elle commence par cela, par la vente de la force de travail. Nous aurons l'occasion d'en reparler. Je disais donc, vendre sa force travail. Cette chose-là va se faire via le **contrat de travail** et le **salariat**. En mettant en œuvre, dans les manufactures, dans des **conditions définies** par le patron, un **travail concret**, ils vont produire des **marchandises** déterminées ayant une **valeur d'échange** précise, mais ils vont aussitôt être dépossédés de ces marchandises qui sont le produit de leur travail. Celles-ci vont être présentées sur le **marché**, vont subir l'épreuve du **marché/de la concurrence**, et le capitaliste, va en retirer une **valeur** grâce à laquelle il va pouvoir **recupérer sa mise** arrondie d'un **profit**. Marx dit que le travail concret, créateur de marchandises concrètes, réalisé dans le cadre d'un processus de production capitaliste donné, est le support du **travail abstrait**, c'est-à-dire de la **valeur**, de la valeur économique. Sans travail concret, c'est-à-dire sans la production de

produits et de valeurs d'usage, pas de travail abstrait. Et, à votre avis, qu'est-ce qui intéresse le capitaliste ? Le travail concret ou le travail abstrait ?... C'est le travail abstrait qui intéresse le capital parce qu'il crée la valeur et, par conséquent, la **plus-value** nécessaire à l'**accumulation du capital**. Nous reviendrons sur tout cela.

Le travail dont Marx traite désormais, c'est le travail salarié en tant que **rapport social**, avec des travailleurs d'un côté et des propriétaires de capital de l'autre. Ce travail n'est pas autonome, mais **hétéronome** : il reçoit de l'extérieur – c'est-à-dire du capital - les lois qui le gouvernent. Je vous ai résumé là, en quelques phrases, des mécanismes auxquels Marx consacre des dizaines et des dizaines de pages. Nous y reviendrons un autre jour.

Je reviens à la notion de travail "en général". **Tout cela n'est pas un long fleuve tranquille, évidemment**. Cela réclame du sérieux, des efforts, de la douleur même. Significativement, la religion fait du travail une malédiction divine :

↳ « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*<sup>17</sup> ».

Et vous savez sans doute que le mot travail vient de *trepalium* en latin, qui veut dire supplice.

Il y a ce côté douloureux, mais, en même temps, ces efforts sont conscients et réfléchis. Ils se laissent analyser comme une action intelligente de l'homme – proprement humaine, spécifiquement humaine - pour dominer la nature. La souffrance est indéniable, mais la domination de l'homme sur la nature, qui est en même temps **production de l'humanité de l'homme**, ne l'est pas moins.

Le travail permet à l'être humain de se réaliser dans l'action et dans le produit de son action. Comme on dit, il fait de la belle ouvrage. C'est évident pour l'artiste, mais c'est vrai aussi pour l'artisan ou pour l'ouvrier de métier, qui sont fiers de leur tour de main. Même le mineur de fond aimait son métier malgré sa dureté et ses risques. Aujourd'hui, la place

---

<sup>17</sup> *Genèse*. De son côté, « *la femme engendrera dans la douleur* ».

dans la société est donnée par le travail, alors que dans l'Ancien régime elle était donnée par la naissance, avec la religion comme grand régulateur de l'ordre social.

Marx fait partie de ceux qui défendent la **centralité du travail** dans la vie de l'être humain, et aussi sa centralité pour l'organisation du pouvoir dans l'ensemble de la société<sup>18</sup>. On vient de le voir, et nous y reviendrons.

**Poser la centralité du travail, c'est dire que l'émancipation du travail et l'émancipation tout court sont étroitement liés.** Émanciper le genre humain c'est émanciper le travailleur. Émanciper le travailleur c'est émanciper le genre humain. Cette émancipation du travailleur comporte deux aspects : le travailleur doit avoir la maîtrise à la fois de son travail (du procès de travail) et du produit de son travail (de la valeur créée). Nous y reviendrons.

**Quand on parle du travail, il faut aussi parler du chômage. L'exclusion du travail est une situation vécue comme dégradante et humiliante.** Elle prive les personnes concernées de revenus, mais elle les coupe également de possibilités de réalisation personnelle ainsi que des pouvoirs associés à la position de travailleur créateur de richesses, et qui peut donc réclamer sa part du gâteau.

La position des chômeurs est rendue encore plus difficile aujourd'hui par les libéraux, qui les stigmatisent comme fainéants et incapables, et voudraient les livrer à la charité.

**Mais, le chômage n'est pas seulement une expérience personnelle.** C'est aussi une réalité sociale. C'est même une *construction* sociale. Marx explique qu'il sert les intérêts du capital car il lui permet d'affaiblir les travailleurs. Les chômeurs forment ce que Marx appelle l'armée industrielle de réserve. Les sorts des travailleurs et des chômeurs sont donc étroitement liés. L'émancipation des uns et des autres doit être envisagée d'un même mouvement. Les travailleurs réclament un travail digne tandis que les chômeurs réclament tout simplement un travail. Tous

---

<sup>18</sup> John Dewey, Georg Lukacs, Maurice Godelier, Robert Castel, Danièle Kergoat, Christophe Dejours et Yves Clot le suivent sur ce point. Refusent, par contre, la centralité : André Gorz, Sigmund Freud, les anthropologues Marshall Sallins et Claude Lévi-Strauss, la sociologue Dominique Méda.

ont le même cri : droit au travail ! Parce que le travail c'est la dignité. C'est la (possibilité de) réalisation de l'humanité dans l'être humain, ainsi que je l'ai dit en commençant.

**III. Et je suis donc ramené à mon point de départ, mais avec une "dérive", en quelque sorte, ou un écart par rapport à mon point de départ.** J'ai commencé par dire que le travail n'est pas une valeur, et voilà que maintenant je proclame un droit. Alors, valeur ou pas valeur le travail ? Pour nous approcher de la réponse, nous allons d'abord poser que bien que nous utilisions très souvent l'expression « LE travail », celle-ci a tout de même des relents d'abstraction qui n'aident pas à progresser dans la réflexion. **Activité productive** est bien mieux (c'est l'une des expressions favorites de Marx). Ça sent déjà l'huile ou la glaise. **Activité productive de valeurs d'usage** est encore mieux (pour satisfaire des besoins humains, dit Marx). Voilà les **besoins sociaux** pris en compte. Comme vous le voyez, nous retrouvons des mots déjà prononcés tout à l'heure. Et, tant que nous y sommes, ne reculons pas devant le pas supplémentaire décisif, et parlons d'activité productive des **travailleurs associés**. Les personnages principaux de la pièce sont ainsi en scène. Il ne manque que les patrons, mais, comme on parle travail, on peut, exceptionnellement, se passer d'eux...

Qu'est-ce qui est en jeu dans le travail, donc ?

{ C'est « ***l'activité-productive-des-travailleurs-associés-produisant-des-valeurs-d'usage-correspondant-à-des-besoins-sociaux*** ».

Ce qui est en jeu c'est le fait de jouer dans cette pièce-là - ou pas ; de produire des richesses - ou pas ; d'être mis en mesure (en situation) - ou pas - de prendre sa part du bien commun ; et c'est enfin le fait de pouvoir réaliser, à cette occasion, -ou pas, -sa part d'humanité.

Si c'est cela qui est en jeu dans le travail, c'est-à-dire la réalisation de la part d'humanité qui est en l'être humain, eh bien – n'ayons pas peur de le dire – il y a une conséquence incontournable ; cette conséquence

incontournable c'est que **le travail est un droit, -et, de plus, un droit inaliénable**. Le travail n'est donc pas au premier chef une valeur morale : c'est un droit. Ou alors, si on veut absolument en faire une valeur morale, c'est en tant que droit que le travail peut être exhibé comme une valeur morale ; et pourquoi le travail est-il un droit ? On l'a déjà dit : parce qu'il est une manifestation de l'essence humaine, du propre de l'homme ; parce qu'il est une dimension anthropologique cardinale.

Simplifions : **le travail comme droit nous procure un pouvoir moral**, notamment celui de revendiquer sa réalisation concrète. Le sujet est donc de se situer dans le registre du droit (moral) *au* travail pour en venir rapidement au droit *du* travail ; c'est-à-dire au droit (positif) *du* travail. Ou bien, il est d'invoquer le premier (le droit moral au travail) pour faire advenir le second (le droit positif du travail), ou de s'appuyer sur le second (le droit *du* travail) quand le premier (le droit *au* travail) est bafoué. Bref : **le sujet est d'obtenir le passage du droit formel, qui reste encore abstrait, au droit réel, qui confère un pouvoir**. Et je pense ici à Louis Blanc, qui disait en 1849 :

*« Que deviendrait un malade si, au lieu de lui fournir tout ce qui peut lui rendre la santé, on se contentait de proclamer qu'il a le droit d'être guéri ? ».*

Le sujet n'est donc pas de défendre seulement l'abstraction du *travail* en général comme « valeur », mais de défendre aussi les **travailleurs** ; de prêter attention aux conditions dans lesquelles les hommes et les femmes sont effectivement mis au travail, aux effets que ces conditions de travail ont sur celles et ceux qui travaillent, et à leurs chances d'accomplissement.

Si je résume :

*La caractérisation du travail comme une valeur n'est recevable et soutenable que pour autant que le travail a d'abord été défini **1)** comme un fait profondément humain, comme un fait anthropologique, **2)** comme un facteur*

*d'accomplissement de l'humanité de l'homme et 3) comme un droit inaliénable de l'être humain qui 4) lui confère le pouvoir moral de revendiquer que le droit du travail positif soit raccord avec le droit au travail abstrait.*

La notion de "valeur" dans l'expression "valeur du travail" porte/embarque alors plus de significations que dans la phrase de Sandrine Rousseau de laquelle nous sommes partis. Elle pointe aussi bien vers la valeur comme ce qui nous attire et qui représente un Bien, que vers la valeur comme ce qui légitime notre action revendicatrice parce qu'il est posé par le droit. En nous appuyant sur le travail comme droit pour en faire un moyen d'émancipation, nous en faisons en même temps une valeur. Et au nom de cette valeur nous réclamons que soit érigée en idéal la possibilité de faire advenir un être humain riche en besoins et en capacités, « **multilatéral** », dit Marx. La nature humaine n'est pas juste une réalité, c'est aussi une valeur, c'est-à-dire une arme pour critiquer l'état actuel des choses. Donc, ne rejetons pas la notion de valeur. C'est en son nom que nous pouvons critiquer le présent et réclamer un autre avenir.

Et pour terminer, -et pour boucler la boucle, -je reviens à la phrase de laquelle je suis parti sur le travail comme valeur de droite. Si le travail peut être considéré comme une valeur de droite, c'est à condition de supposer que le travail dont il s'agit est le travail abstrait, celui qui est producteur de valeur, et qui est associé à la production à grande échelle, à la production illimitée même, et qui se moque de l'utilité des choses ; qui se moque donc du travail concret, des entreprises concrètes, des équipes concrètes, des produits concrets) ; qui les ignore, les occulte et les méprise. Ou alors, s'il prend en compte le travail concret, c'est pour se demander s'il est possible d'aggraver encore les conditions de travail des collectifs de travail ...pour produire encore plus de valeur.

---

## Addendum

### Les débats autour de la notion de travail

- Années 1980 : le débat sur la robotisation tueuse d'emplois. Il s'est appuyé sur la survalorisation de l'évidence de la suppression massive des emplois industriels dans les vieux pays du Nord et sur l'occultation simultanée du fait que ces emplois n'étaient en réalité pas supprimés mais déplacés vers des pays possédant en masse une main-d'œuvre chichement payée et mal protégée.
- Années 1990 : le débat sur la fin du travail<sup>19</sup>. Ce débat s'est appuyé sur l'évidence de la mise en cause des emplois et de leurs garanties associées qui, au lieu d'être imputées aux politiques libérales, ont été interprétées comme une évolution anthropologique : la fin du travail.
- Années 2000 : le débat sur les maux du travail (flexibilité, précarité, évaluation, souffrance au travail, suicides au travail, nouveau management, "bullshits jobs"). Le thème de la fin du travail n'a pas résisté à cet afflux de préoccupations nouvelles, dont certaines ont défrayé la chronique judiciaire.
- Années 2010 : le débat sur le revenu universel. Mais ce dernier ne prospère pas vraiment, sans doute parce qu'il n'est que trop évident qu'il s'agit, avec cette idée, de fixer les gens dans une existence médiocre et discrète, à l'écart des regards.
- Et aujourd'hui : le débat sur le développement de l'intelligence artificielle tueuse d'emplois, elle aussi. L'évidence, cette fois-ci, est celle des performances des robots intelligents, de la multiplication des plateformes et d'une économie numérique dématérialisée. Mais la réalité sous-jacente, que beaucoup ne voient pas ou ne veulent pas voir, c'est que rien de tout cela n'est possible sans "*digital labor*" (travail du doigt), c'est-à-dire quelque chose de tout à fait matériel, réalisé dans d'immenses "*fermes du clic*".

Tous ces débats montrent une chose, c'est que l'antique mépris du travail par les classes dominantes aux temps de la Grèce et de Rome se poursuit sous d'autres formes :

- Le démantèlement des normes protectrices,
- L'occultation de la réalité du travail (d'autant plus facile qu'il est délocalisé)
- Et le culte de la valeur marchande (c'est-à-dire de la valeur, c'est-à-dire encore du travail abstrait) au détriment de la valeur d'usage (c'est-à-dire du travail concret).

---

<sup>19</sup> Cf. Dominique Méda, **Le travail, une valeur en voie de disparition ?**, Aubier, 1995, et Jeremy Rifkin, **La fin du travail**, La découverte, 1997.